

1750 ET 1827,

Vaudeville en deux Tableaux,

PAR MM. ÉMILE, SIMONNIN ET ST-GEORGES,

PRÉCÉDÉ D'UN

PROLOGUE;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville,
le 13 Septembre 1827.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.



PARIS,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, n° 4,

Et Passage d'Henri IV, N°s 10, 12 et 14.

★

1827.

Personnages.

Acteurs.

PROLOGUE.

M. JADIS..... M. FONTENAY.
M^{me} DÚJOUR..... M^{lle} IRMA.



PREMIER TABLEAU.

Le Marquis d'ABLIMAR..... M. VOLNYS.
LE PETIT DUC..... M. FÉDÉ.
LE CHEVALIER..... M. DAVENNE.
GARBELOT aîné, riche traitant...., M. LEPEINTRE j^e.
GARBELOT cadet, quincaillier..... M. VICTOR.
LA BARONNE..... M^{me} GUILLEMIN.
Un Garçon marchand..... M. ADOLPHE.
Un Caporal du guet..... M. ÉMILIEN.
Une Patrouille du guet.
Jeunes Seigneurs, amis du Marquis.
Parens et Parentes des Garbelot.

(La Scène se passe à Paris en 1750.)

SECOND TABLEAU.

Le Marquis d'ABLIMAR..... M. GUILLEMIN.
Le Baron GARBELOT..... M. DÉROUVÈRE.
PAUL, son fils..... M. BERCOUR.
PERKALIN, marchand de nouveautés M. ARNAL.
JULES, clerk d'avoué..... M^{lle} MINETTE.
HENRI, commis chez un banquier... M^{lle} SARRA.
M^{me} DELAMARRE..... M^{lle} FLORE.
ALPHONSINE, fille de d'Ablimar... M^{lle} HUBY.
Un Ouvrier..... M. THÉODORE.
Un Domestique.
Ouvriers.

(La Scène se passe à Paris en 1827.)

1750 ET 1827.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente une chambre meublée modestement.

SCÈNE PREMIÈRE.

JADIS, écrivant.

Allons, allons, mon épître avance.... (*Il lit.*) *Éloge du temps passé.... ou Satire du temps présent*, ce qui revient absolument au même.

Du grave magistrat, du courtisan frivole,
L'honneur, au bon vieux temps, était l'unique idole;
On estimait l'état où son père était né.
Le commerçant modeste, en ses desirs borné,
Satisfait des succès de son aune gothique,
Estimé dans sa rue et roi dans sa boutique,
Léguait à ses enfans, autour de lui placés,
Ses écus plébéiens lentement amassés.
Fier de sa probité, content de sa richesse,
Le bourgeois, sans envie, honorant la noblesse,
Se consolait gaiement de n'avoir pas d'aïeux.
L'écrivain, qui visait au temple de mémoire,
En risquant l'hôpital arrivait à la gloire.
Le riche à l'indigent prodiguait des bienfaits.
Que les journaux du temps ne révélaient jamais.
Mourant près d'un dépôt confié, les notaires
Faisaient des testamens et non pas des affaires;
Mais aujourd'hui....

Que font-ils aujourd'hui?.... ce sera bien difficile à dire en vers... ils font tant de choses!... (*On frappe.*) Allons, vous verrez que je ne pourrai pas dire ce qu'ils font!... (*Il va ouvrir.*) Eh! c'est madame Dujour, ma jolice voisine!

SCÈNE II.

JADIS, MAD. DUJOUR.

MAD. DUJOUR.

AIR : *Vivent les amours qui toujours.*

Vivent les plaisirs de Paris!
Mon cœur épris,
De ces plaisirs chéris,
Je l'avoue, est toujours surpris
Qu'on puisse encor vivre ailleurs qu'à Paris.
Temple de la gloire et des arts,

Des fils de Mars
 Tu charmes les regards ;
 Tu fus toujours
 Cher aux amours,
 Cher aux mamans,
 Aux amans,
 Aux gourmands.

Vivent les plaisirs de Paris , etc.
 Bientôt le Théâtre-Français
 Ne voudra plus que des succès anglais ;
 Et déjà Momus sur son sol
 Vient d'élever un gymnase espagnol.
 Vivent les plaisirs de Paris , etc.

JADIS. Vous voilà bien ! toujours folle , madame Dujour !

MAD. DUJOUR. Dites donc sage, M. Jadis ! Car enfin , moi j'ai le bon esprit de me contenter de ce que je vois , de chercher mon bonheur , de trouver mes plaisirs dans ce qui m'entoure , tandis que vous , regrettant un passé qui ne peut revenir , vous dénigrez ce pauvre présent.

JADIS. Que vous admirez.

MAD. DUJOUR. Il faut bien être de son siècle.

JADIS. Mais quand il n'a pas le sens commun.

MAD. DUJOUR. Il en est quelque fois plus aimable... Mais enfin , que lui reprochez-vous donc à ce pauvre siècle ?

JADIS. Tout : d'abord , la bisarrerie de ses modes.

MAD. DUJOUR. Les vôtres étaient-elles plus raisonnables ? les pous , les paniers , les vertugadins... les obligantes , les culbutes , les mousquetaires...

JADIS. Valaient bien les Titus , les coiffures à la neige.. et l'orgueil de vos banquiers.

MAD. DUJOUR. Songez à l'ignorance des vôtres.

Air de Prévillè et Taconnet.

De leur berceau , déguisant la bassesse ,
 On n'a point vu vos anciens Turcarets
 Purifier leur coupable richesse
 Par le creuset des vertus , des bienfaits :
 L'habit brodé recouvrait des laquais.
 Nos financiers , dont l'air vous importune ,
 Ont l'esprit vif et le cœur généreux
 Et si trop fiers , rien n'est au-dessus d'eux ,
 C'est qu'avec eux l'art de faire fortune
 Est souvent l'art de faire des heureux !

JADIS , avec ironie. Oui , je me souviens qu'il y a toujours eu alliance entre la finance et la beauté.

MAD. DUJOUR. Si vous êtes injuste à l'égard des hommes , vous rendrez au moins justice à leurs travaux , vous ne nerez pas les embellissemens de Paris.

JADIS. Je m'en garderai bien ! oui , oui , autrefois on respirait à son aise chez soi ; nous avions de grandes maisons

et de petites rues. . . Aujourd'hui nous avons de grandes rues
et de petites maisons. . . C'est la manie du siècle , il rapetisse
tout.

MAD. DUJOUR.

AIR : *Vers le Temple de l'Hymen.*

De toutes parts , à grands frais ,
De nouveaux quartiers s'élèvent ,
Combien de maisons s'achèvent

JADIS.

Qu'on n'habitera jamais !

MAD. DUJOUR.

Rendez-vous de l'industrie ,
Paris , que l'Europe envie ,
Est le palais du génie.

JADIS.

Aussi , je dois l'avouer ,
De la Bourse aux Invalides
Il est plein de cerveaux vides
Et de chambres à louer.

MAD. DUJOUR. Des épigrammes !

JADIS.

Spectateur indigné de tant de saturnales...
Pour mon village obscur , fuyant vos capitales...
Au milieu de mes bois , là j'irai vivre en ours...

MAD. DUJOUR. Je veux vous apprivoiser , que faites-vous
ce soir ?

JADIS. J'achève ma satire.

MAD. DUJOUR.

AIR : *Turlurette.*

De ce siècle condamné
A rejoindre son aîné,
Loin de faire la satire
Il faut rire ,
Rire et toujours rire.

JADIS.

Au théâtre de Talma
Quand un acteur braillera
Vendôme, Achille ou Zopire ,

MAD. DUJOUR.

Il faut rire ,
Rire et toujours rire.

JADIS.

Lorsqu'un sot triomphera,
Qu'un intrigant parviendra ;

MAD. DUJOUR.

Mon ami , crainte de pire ,
Il faut rire ,
Rire et toujours rire.

MAD. DUJOUR.

Aussi , ai-je résolu de vous amener ce soir avec moi au
Vaudeville !

JADIS. Au Vaudeville!.. moi?.. bon si l'on y chantait encore ces jolis airs , ou ces refrains du bon vieux temps...
(*Il fredonne l'air de Marlborough et du Menuet d'Exaudet.*)

MAD. DUJOUR. Vous sentez bien qu'on ne vous fera pas entendre du Boyeldieu en 1750. On traduit aujourd'hui à la barre du public , l'ancien et le nouveau commerée et quelques travers de la société ; c'est un petit panorama de Paris , un coin du tableau. C'est pour cela que je ne veux pas en manquer la représentation. 1750 et 1827!

JADIS. Comment 77 ans d'entr'actes!

MAD. DUJOUR. Bon , quand on prend du temps , on n'en saurait trop prendre.

JADIS. Voilà bien les extravagances à la mode , l'oubli de toutes les règles ; soixante-dix-sept ans en un : heure!.. Décidément , l'art est retombé en enfance.

AIR : *A soixante ans.*

Le siècle où Racine et Molière
Charmaient les cœurs et les esprits ,
Pour maint barbouilleur littéraire
N'est plus qu'un objet de mépris.
Traitant le bon goût de routine ,
Plus d'un barbare s'est flatté
D'effacer ce siècle vanté ;
Je tremble déjà pour Racine ,
Car Ronsard est ressuscité.

MAD. DUJOUR. Allons , allons , venez , j'ai votre affaire ; une loge grillée... pour un ours... c'est fait exprès.

JADIS. Gare à la pièce si les anciens sont maltraités!

MAD. DUJOUR , *riant*. Eh bien ! laissez-là votre satire... je suis sûre que vous reverrez avec plaisir vos anciennes affections... votre Paris de 1750... (*Pendant qu'il prend son chapeau.*) Heureusement que depuis ce temps-là !

AIR des Cartes de Visites.

C'est changé (*bis*) ;
Chacun est de tout préjugé
Dégagé :
C'est changé (*bis*) ,
Le monde est bien mieux arrangé.

JADIS.

Pour s'enrichir , au bon vieux temps ,
Il fallait travailler trente ans ;
Tous les marchands étaient polis ,
Tous les fripons étaient punis.

MAD. DUJOUR.

C'est changé , etc.

JADIS.

Avec mon habit pailleté ,
Ma grecque et l'épée au côté ,
Je me souviens qu'en ce temps-là
Je mettais en feu l'Opéra.

MAD. DUJOUR.

C'est changé , etc.

MAD. DUJOUR.

Sur nos théâtres maintenant
Comme on voyage lestement !
Le tour du monde est bientôt fait
Avec un seul coup de sifflet.

C'est changé, etc.

Le Théâtre change.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente une place publique ; à droite l'hôtel de Garbelot le traitant ; à gauche, en face, la boutique de Garbelot le marchand. Dans le fond un cabaret dont les fenêtres sont ouvertes et laissent apercevoir à table les acteurs de la première scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PETIT DUC, LE CHEVALIER, PLUSIEURS MARQUIS ET CHEVALIERS, leurs convives, dans le cabaret ; UN CAPORAL et une patrouille du Guet.

LE PETIT DUC.

AIR : *Le Port Mahon est pris.*

Chansonniers, mes confrères !
Le cœur, l'amour, ce sont des chimères.
Dans vos chansons légères
Traitez de vieux abus,
De Phébus,
De Rébus,
Ces vertus
Qu'on n'a plus.
Et puis tous ces nigauds
Qui font des madrigaux
Supposent à nos dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames,
Et remplissent de flammes
Et de beaux sentimens
Nos amans
Presqu'éteints,
Ces pantins
Libertins.

LES CONVIVES, *toujours dans le cabaret.*

Bravo ! petit Duc ! bravo ! bravo !

LE PETIT DUC. N'est-ce pas que ces couplets de Collé sont piquans ? (*Une patrouille du Guet entre sur l'air : La garde passe, il est minuit.*)

LE CAPORAL, à ses hommes. Halte ! (*Il frappe à la porte du cabaret.*) Ouvrez, s'il vous plaît !

LE PETIT DUC, *qui ne l'entend pas.* Dites-donc, messieurs, puisque d'Ablimar est absent, il faut boire à sa santé.

TOUS LES CONVIVES , *criant avec joie*. Oui ! oui !.. à la santé du marquis!

LE CAPORAL , *frappant de nouveau*. Ouvrirez-vous ?

LE PETIT DUC , *paraissant à la croisée la serviette à la boutonnière et le verre à la main*. Qui est là-bas ?

LE CAPORAL. Patrouille du guet !

LE PETIT DUC , *riant*. A cheval ?

LE CAPORAL. Non . monsieur , à pied.

LE PETIT DUC , *aux autres*. C'est le guet à pied.

LE CAPORAL. Nous voulons parler au maître de ce cabaret.

LE PETIT DUC , *à la croisée*. Il est allé se coucher , et je vous invite à en faire autant . . . Bien le bon soir. (*Il ferme la croisée.*)

LE CAPORAL , *frappant plus fort*. Dites donc !.. dites donc , messieurs , il faut que nous visitions cette maison.

LE PETIT DUC , *rouvrant la croisée*. Allons , c'est bon... on descend.

LE CAPORAL. A la bonne heure ! (*A ses hommes.*) C'est que je sais me faire respecter , moi !... Les voici , vous allez voir !...

(*Le petit Duc et plusieurs autres jeunes seigneurs sortent du cabaret et viennent en scène la serviette à la boutonnière.*)

LE CAPORAL , *allant au devant d'eux à la porte du cabaret*.

AIR du haut en bas.

Au nom du guet ,
Allons , messieurs , qu'on se retire.

LE PETIT DUC.

Il est parfait.
Voyez quelle figure il fait !
Souffrez , monsieur , qu'on vous admire :
Est-il permis de ne pas rire
Au nom du guet ?

LE CAPORAL. Je voudrais bien savoir , monsieur , pourquoi vous plaisantez ainsi.

LE PETIT DUC. Ma foi , mon cher , ce n'est pas moi qui en suis cause.

AIR : *La bonne aventure , ô gué !*

Je vois cinq ou six soldats
Marchant côte à côte ,
Ayant le mousquet au bras
Et la tête haute ;
Leur encolure me plaît ,
Et moi de rire . . . En effet ,
C'est bien la faute du guet ,
Ce n'est pas ma faute.

TOUS , *riant*.

C'est bien la faute du guet ,
Ce n'est pas sa faute.

LE CAPORAL , *en colère*. Messieurs , je vous somme de me suivre.

LE PETIT DUC. Eh bien ! allez devant . . . A propos , nous avons un de nos amis , le marquis de Saint-Cernin , qui a dû passer la nuit au petit lansquenet du cul-de-sac du coq . . . si vous le rencontrez . . .

LE CAPORAL. Qu'est-ce à dire , messieurs ? (*A ses soldats.*) Soldats du guet , saisissez ces messieurs !

LE PETIT DUC , *se retirant des mains du Caporal qui le tenait* , Qu'est-ce que c'est que ce maraud de Caporal ! . . . si j'appelle mes gens . . . Labranche ! . . . Lafleur !

(*Les soldats veulent encore se saisir des convives ; un combat burlesque s'engage sur l'air suivant*) :

TOUS LES CONVIVES , *chacun à un soldat.*

AIR : *Courez vite , prenez le patron.*

Finissez , soldat trop fanfaron !
On saura vous mettre à la raison .

LES SOLDATS.

Rendez-vous sans tarder , ou sinon
Il vous en coûtera bon .

Bon !

LES CONVIVES ET LES SOLDATS.

Messieurs les soldats , laissez-nous donc !
Messieurs les mutins , rendez-vous donc !

TOUS.

Non !

LES CONVIVES.

Sans nous vous irez
Où vous voudrez ;
Vous partirez .

Finissez , soldat trop fanfaron !
On saura vous mettre à la raison .
Laissez-nous . . . laissez-nous , ou sinon
Il vous en coûtera bon !

Bon !

LES SOLDATS.

Non , non , vous viendrez ,
Vous marcherez ,
Vous nous suivrez ;
A quoi bon faire le fanfaron ?
On saura vous mettre à la raison .
Rendez-vous sans tarder , ou sinon
Il vous en coûtera bon !

Bon !

(*A la fin du combat burlesque qui a eu lieu , pendant le couplet , les convives ont fini par mettre la patrouille en fuite.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , *excepté la garde.*

TOUS. La peste soit de la patrouille !

LE PETIT DUC , *riant*. Dites donc . . . le Caporal qui voulait appeler du secours , il eût été charmant d'entendre le guet

crier à la garde !.. je donnerais vingt louis pour qu'il fit son rapport au lieutenant de police, j'y soupe demain ; c'est là qu'on a les anecdotes secrètes de la première main ; on en ferait plutôt que d'en manquer. En parlant d'anecdotes, vous savez ce qui s'est passé jeudi, à Versailles, au petit lever.

TOUS. Qu'est-ce donc ?

LE PETIT DUC, *riant*. Ce fou de d'Orgeville avait enlevé la fille d'un bourgeois du faubourg St.- Antoine ; le père a trouvé des protecteurs... Il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas !.. bref, le roi a signé une lettre de cachet contre d'Orgeville, il est pour un mois à la Bastille.

TOUS, *riant*. Ah ! ce pauvre Dorgeville !

LE PETIT DUC. Il est bien à plaindre vraiment, une prison d'un ton parfait... le rendez-vous de la meilleure compagnie... en mauvais sujets ; il est cent fois moins malheureux que ce pauvre marquis d'Anglure.

TOUS. Le marquis d'Anglure !

LE PETIT DUC. La petite Miré, la danseuse, vient de lui jouer un tour pendable !.. Vous savez qu'elle lui avait donné un gage vivant de sa tendresse.

TOUS. Oui... après ?

LE PETIT DUC.

AIR de la Bourbonnaise.

Pour prix d'un pareil gage,
D'Anglure, à sa volage,
Fit don d'un équipage :
Mais hier, quel dommage !
La rupture arriva.

TOUS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PETIT DUC.

Miré met sans murmure
L'enfant dans la voiture,
Puis à l'hôtel D'Anglure
Envoya tout cela.

TOUS, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah !
La drôle d'aventure !
Long-temps on en rira.

(*On entend dans le lointain le marquis d'Abblimar fredonnant l'air de la Camargo.*)

LE PETIT DUC. Qu'est-ce qu'on entend-là ?.. Eh ! c'est d'Abblimar... il chante cette chanson si drôle qu'on a faite sur la Camargo, la première danseuse de l'Opéra.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , LE MARQUIS D'ABLIMAR.

LE MARQUIS.

AIR de la Camargo.

Cette Camargo
 Croit incognito
 Être l'objet chéri
 Du comte d'Ivri,
 Mais de leur amour
 On rit à la cour,
 Ft Paris, en effet,
 Est dans le secret.
 Ou raconte
 Que le comte
 A Camargo fit présent
 D'une belle
 Etincelle,
 Que porte à présent
 L'amant précédent,
 Car la Camargo
 Aime incognito
 Encor cet amoureux
 Pour en avoir deux,
 Et ce double amour
 Divertit la cour;
 Tout Paris, en effet,
 Est dans le secret.

LE PETIT DUC. Ce cher marquis, il est toujours gai.

LE MARQUIS, *riant*. Ma foi, si j'étais capable de m'attrister, ce serait bien le cas : j'avais commencé la soirée à l'hôtel de Luines, et je l'ai finie au lansquenet de la Rosière, où je viens de laisser jusqu'à mon dernier louis.

LE PETIT DUC, *riant*. Aussi que diable allais-tu faire à la Rosière?.. Je n'aurais jamais cru à cette enseigne-là, moi; et ta petite maison que tu dois payer demain?

LE MARQUIS. Payer! si donc... c'est bon pour la roture, ça. est-ce que par hasard vous payez quelquefois, vous autres!.. Je voudrais, mordié! bien voir qu'un huissier dépassât les portes de mon hôtel; il ne s'y fierait pas, les fenêtres sont trop hautes.

LE PETIT DUC. Bravo! Il faut se faire respecter.

LE MARQUIS. Silence!... Il paraît qu'il y a déjà quelqu'un de levé dans l'hôtel de Garbelot, le riche traitant, mon ami.

Tous, *s'écriant*. Son ami!

LE PETIT DUC. Le riche traitant Garbelot est ton ami? comment a-t-on des dettes avec un ami comme ça?

LE MARQUIS. C'est précisément ce qui fait que j'en ai, puisque c'est lui qui me prête de l'argent, et la peste me crève si je savais il y a trois jours comment le payer.

LE PETIT DUC. Eh ! parbleu ! paye de ta personne . . . Garbelot a une fille , épouse-la.

LE MARQUIS. Juste, c'est là le moyen de remboursement que j'ai trouvé ! . . . Depuis M. Law , nous avons des idées de finance admirables.

LE CHEVALIER. Quoi ! sérieusement tu épouses ?

LE MARQUIS. Je sais bien que j'aurai contre moi ma grand'tante de Vieux-Fief, le duc mon oncle, en un mot toute la famille d'Ablimar ; mais enfin les Garbelot ont de l'argent sans noblesse, moi de la noblesse sans argent, c'est un gros traitant puissamment riche ; d'ailleurs il dit qu'il a un moyen d'attendrir toute ma famille, et puis vrai (*avec fatuité*), sa fille qui m'adore est fort jolie, alors je me sacrifie, je m'im-mole !

LE CHEVALIER, *l'embrassant de nouveau*. Ce cher marquis ! ce bon d'Ablimar ! il va avoir de l'argent.

LE MARQUIS. Oui, mes amis ; c'est aujourd'hui même la cérémonie.

LE PETIT DUC, *au marquis*.

AIR : *C'est la Petite Thérèse*.

La fortune t'abandonne ;
Mais, pour réparer ce tort,
Un gros Turcaret te donne
Sa fille et son coffre-fort.
Cet hymen que tu projettes
Est pour toi d'un bien grand prix ;
Puisqu'on va payer tes dettes,
Allons donc, saute, marquis !

tous, *en dansant*.

Le traitant paiera tes dettes,
Allons donc, saute, marquis !

(*Ici un garçon de chez Garbelot le marchand ouvre la boutique*).

LE MARQUIS. Je voulais que mon mariage se fit à minuit, aux flambeaux . . . Ah ! bien, oui ! toute la famille Garbelot s'y est opposée ; tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que la cérémonie aurait lieu de grand matin, aujourd'hui . . . dans deux heures au plus.

LE PETIT DUC. En ce cas allons chez le baigneur, et revenons voir couronner les feux roturiers du marquis.

tous, *chantant en sortant*.

Reprise du refrain.

Le traitant paiera tes dettes,
Allons donc, saute, marquis !

(*Ils sortent. Le garçon de Garbelot, qui balaie le devant de sa boutique, les regarde sortir*).

SCÈNE IV.

GARBELOT LE MARCHAND, *étalant sur la devanture de sa boutique, un de ses garçons l'aide.*)

GARBELOT.

AIR du *Maréchal ferrant.*

Quel charmant coup-d'œil que cela!
 Que de marchandises voilà!
 Aussi j'en ai pour tout le monde;
 Partout j'en fais expédier,
 Et je vais même en envoyer
 A plus d'une lieue à la ronde.
 Allons donc, dépêchons,
 Travaillons,
 Qu'on s'exerce.
 Il faut étendre son commerce.

GARBELOT. Allons, cadet, dépêche-toi; il faut aller porter des échantillons de boutons chez M. Canivet, l'orfèvre : il vient d'être nommé marguiller de Saint-Pierre-aux-Bœufs; il s'est fait faire un habit écarlate... pour qu'on le voie de plus loin.

LE GARÇON. Un moment; faut bien balayer la porte... la robe rouge qui va passer et qui nous mettrait à l'amende.

GARBELOT. Et puis tu rangeras cette caisse de quincaillerie, arrivée d'hier.

LE GARÇON. Ah! oui, arrivée d'Angleterre.

GARBELOT. Imbécille! d'où veux tu que ça vienne? est-ce que toutes nos marchandises ne viennent pas de là... puisqu'il n'y a pas de manufactures en France.

LE GARÇON. C'est-y bien loin l'Angleterre?

GARBELOT. Plus de soixante lieues! rien que ça... Aussi il ne vient jamais d'Anglais à Paris... Je me souviens pourtant d'en avoir vu un, il y a vingt ans... Dieux! a-t-il fait courir, l'Anglais... Embarquez-vous donc pour un voyage de soixante lieues!

LE GARÇON. C'est la mer à boire!

GARBELOT. Non, à traverser... Allons, allons, dépêchons-nous... J'ai besoin de travailler pour acheter une charge de notaire à mon fils... et si mon frère, le riche traitant, qui a là son hôtel, ne vient pas m'aider, il faudra que mon aîné soit quincailler comme son père... Douze cents livres une charge de notaire, maintenant tout cela est hors de prix... C'est comme les loyers, on ne pourra bientôt plus se loger.

LE GARÇON. Le fait est que c'est cher... Vous en avez au moins là pour trente écus.

LE MARCHAND. Dam! v'là ce que c'est que Paris à présent.

AIR : *Monseigneur d'Orléans.*

Dans c'Paris tant vanté,
 Dans c'te fameux' cité,
 Que voit-on en effet
 De si parfait?
 Le faubourg Saint-Germain, l'Marais
 Sont pleins d'hôtels et de laquais,
 Des comt's, des marquis mèn't un train
 De princ's du sang et de souv'rain,
 Et leurs valets ont d'la morgue autant
 Qu'nos conseillers d'parlement.
 L'orgueil gagne à Paris
 Des grands jusqu'aux petits;
 L'épicier
 Veut être marguiller ;
 L'fils d'un marchand fourreur
 S'met clerc de procureur ;
 Et l'traitant
 Va toujours prêtant
 A la p'tit' sémain' son argent.
 Le quai de la Féraille est plein
 De racolleurs par qui soudain
 On s'trouve enrôlé malgré soi
 Pour le service du roi.
 D'jeun's seigneurs, prenant leur élan,
 D'Opéra vont dans un brelan ;
 La femme d'un gros sous-fermier,
 Qui d'un' danseus' est l'financier,
 D'la cour des aides aime un commis :
 En deux mots voilà Paris.

SCÈNE V.

GARBELOT *le traitant*, GARBELOT *le marchand.*

GARBELOT *le traitant*, *à la cantonnade.* Que mes gens m'attendent. C'est vous, mon frère, vous vouliez me parler ; venez, montons à mon cabiñet.

LE MARCHAND. Non, non, causons ici, ça fait que de votre hôtel j'aurai l'œil à ma boutique.

LE TRAITANT, *à part.* Sa boutique !

LE MARCHAND. Dites donc, mon frère, on parle d'un mariage pour ma nièce.

LE TRAITANT. C'est vrai.

LE MARCHAND. Et comment se fait-il qu'on me l'ait caché ?

LE TRAITANT. Je vais vous dire.

AIR *du vaudeville des Deux Chasseurs.*

Quand ma fille, qui m'est si chère,
 Va posséder un marquisat,
 A mon gendre je ne puis guère
 Avouer quel est votre état ;
 Car vous êtes dans le commerce.....

LE MARCHAND.

Eh bien ! après ? est-ce un malheur ?
Tout état fait avec honneur
Honore celui qui l'exerce.

LE TRAITANT. Comment donc, il n'y a pas de doute !...
Mais le commerce en petit !... c'est petit, voyez-vous ?

LE MARCHAND. Est-ce notre faute à nous autres marchands
si la pratique n'achète qu'en détail. . Encore quand elle achète !
car le commerce ne va pas du tout.

LE TRAITANT. Bah ! l'on disait cela de mon temps, et on
le dira toujours.

AIR des *Portraits à la mode.*

Peut-être dans cent ans, pour prix de ses travaux,
Chaque commerçant, vainqueur de ses rivaux,
Aura ses laquais, ses chevaux, ses châteaux ;
Ce sera la bonne méthode.
Mais dans son comptoir, aux ordres du public,
Employer les gains de son petit trafic
A pouvoir chez soi recevoir son syndic :
Voilà le commerce à la mode.

LE MARCHAND.

Peut-être dans cent ans, mille chefs-d'œuvre épars
Au sein de Paris charmeront les regards ;
On respectera le commerce et les arts ;
Ce sera la bonne méthode.
Mais devoir partout, battre son créancier,
Chercher en mariage un parti financier ;
Aux dépens de chacun vouloir surtout briller :
Voilà l'industrie à la mode.

LE TRAITANT. Comme vous avez des idées communes.

LE MARCHAND. Ah ça ! mais, monsieur mon frère, vous n'avez pas toujours été ce que vous êtes ; il y a trente-six ans, quand j'étais apprenti quincailler chez M. Bonin, rue des Marmousets, à l'image Notre-Dame, vous étiez apprenti corroyeur.

LE TRAITANT. Taisez-vous donc.

LE MARCHAND. D'apprenti vous êtes devenu garçon, de garçon, maître ; vous avez épousé mademoiselle Pichat, la fille d'un rubannier de la rue S.-Denis.

LE TRAITANT. Oui, mais M. Pichat était syndic de sa communauté, laquelle fait partie des six corps de maîtrise ; il pouvait devenir échevin de la ville... acheter une charge de secrétaire du roi.

LE MARCHAND. Vous avez fait mieux que ça, mon frère ; après avoir commencé votre fortune dans les cuirs, vous vous êtes lancé dans les spéculations, d'après le système de M. Law, et vous êtes devenu l'un des plus riches sous-fermiers.

LE TRAITANT, avec hauteur. En seriez-vous fâché, mon frère ?

LE MARCHAND. Non ; je ne suis fâché que de l'alliance que vous formez aujourd'hui , parce qu'elle vous fait rougir de votre famille.

LE TRAITANT. De ma famille !

AIR : *Mon père était pot.*

Malgré l'hymen vraiment flatteur
Que va former ma fille,
Quelque chose parle à mon cœur
Pour toute ma famille ;
Et , loin d'en rougir ,
Oui , je sais chérir
Et mon frère et sa fem me ;
Mais c'est un plaisir
Dont j'aime à jouir
Dans le fond de mon âme.

LE MARCHAND. Pourquoi notre petit-cousin qui est marchand de vin en gros , à Auxerre , ne vient-il pas.

LE TRAITANT. Un marchand de vin ! Et puis songez donc qu'il y a trente-six lieues d'ici à Auxerre. Comment voulez-vous qu'il fasse un si long voyage... Il serait obligé de faire son testament avant de partir... Et puis, voyez-vous, dans le grand monde!... dans la noblesse!... on se marie incognito ; vous ne comprenez pas cela , vous autres bourgeois!...

LE MARCHAND, en colère. Qu'appelez-vous bourgeois ?

LE TRAITANT. Doucement donc ! vous allez amener toutes les petites gens du quartier.

LE MARCHAND. Ces petites gens , monsieur le traitant , partisan , financier , sous-fermier , ce sont de bons boutiquiers comme moi ! qui n'ont pas la sottise de vouloir s'illustrer... Un temps viendra peut-être où l'on gagnera sa noblesse par ses actions ; mais aujourd'hui , il ne faut que de l'argent : avec des écus on a des écussons.

AIR : *La Boulangère a des écus.*

La fille d'un financier vain
Prend , grâce a cassette,
Un époux ayant parchemin
Et mainte forte dette ;
Savez-vous ce qu'est cet hymen ?
C'est une savonnette
A vilain ,
C'est une savonnette.

Abandonnant son magasin
Où sa fortune est faite,
Plus d'un marchand voulant soudain
L'épée et l'aiguillette
Commence par être échevin ;
C'est une savonnette
A vilain ,
C'est une savonnette.

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE VI.

GARBELOT le traitant, *seul.*

A-t-il l'air marchand ! a-t-il l'air marchand ! Vraiment le commerce n'est plus supportable... Que vois-je ! (*On voit arriver une chaise à porteurs.*) La tante de mon futur gendre ! est-ce qu'elle viendrait mettre des obstacles au mariage... Ah ! mon dieu ! elle est en chaise à porteurs... Il paraît que ses fermiers de Gascogne ne sont pas exacts.

SCÈNE VII.

GARBELOT le traitant, LA BARONNE, DEUX VALETS PORTEURS.

LA BARONNE, *dans sa chaise.* Arrêtez, Saint-Jean, c'est-ici.
LE TRAITANT. Madame la Baronne... (*Il l'aide à sortir de la chaise à porteurs.*)

AIR de la Baronne.

Belle baronne,
Donnez-moi votre belle main ;
Près de votre belle personne,
Hélas ! combien je suis vilain,
Belle baronne.

LA BARONNE, *lui donnant la main sans faire attention à lui.*
En vérité, Saint-Jean, et vous, Lapierre, je ne sais pas ce que vous avez ce matin ; mais vous avez été d'une lenteur.

AIR des Bourgeois de Chartres.

Ils ont mis, sans trop dire,
Plus d'une heure aujourd'hui
Rien que pour me conduire
De mon hôtel ici.

LE TRAITANT.

Madame, excusez si
Pour eux deux je riposte ;
Mais, eussent-ils doublé le pas,
Une chaise à porteurs n'est pas
Une chaise de poste.

LA BARONNE, *aux valets.* Allez. (*Ils s'éloignent.*)

LE TRAITANT. Donnez-vous donc la peine de monter dans mes appartemens, madame la Baronne.

LA BARONNE. Tout à l'heure... laissez-moi me remettre ; mes nerfs sont dans un état... nous irons dans un moment rejoindre votre société... Ah çà ! dites-moi, vous vous rappelez à quelles conditions j'ai consenti au mariage de mon petit neveu ?

LE TRAITANT. Je n'en ai oublié aucune... Je dois d'abord acheter une charge de secrétaire du roi , pour moi.

LA BARONNE. C'est de rigueur.

LE TRAITANT , *lui présentant un papier*. Voici en outre le brevet de capitaine pour votre petit-fils.

LA BARONNE. Quoi !.. vous l'avez déjà reçu, c'est étonnant.. Voilà deux mois que je vais régulièrement à *l'œil de bœuf* , sans pouvoir l'obtenir... Ces financiers entrent partout.

LE TRAITANT. Vous savez, la clef d'or...

LA BARONNE. Ah ça ! dites-moi , Garbelot , je vous recommande l'avancement d'un jeune homme que je protège , qui est commis aux aides : c'est le fils de mon procureur ; j'y prends le plus vif intérêt.

AIR : *Le Saint craignant de pécher.*

C'est un jeune homme charmant
Quoique sans tournure ;
Il a le cœur excellent ,
La tête un peu dure :
Il est fort bon écrivain ,
Il écrit en gros , en fin ;
Mais , outre sa main ,
Sa figure enfin ,
Je le croi ,
Selon moi ,
N'est pas des plus laides
De la cour des aides.

LE TRAITANT. Vous pouvez compter....

LA BARONNE. Vaiment , Garbelot , vous avez des manières très-nobles... Quel malheur que votre lignée...

LE TRAITANT , *surpris*. Ma lignée !

LA BARONNE. Le commerce est si peu considéré.

LE TRAITANT. Qui sait , un jour...

LA BARONNE. Oui , en 1827 , dans un siècle peut-être. Ah ça ! dites-moi , mon cher , vous savez que ma nièce va sortir du couvent , nous comptons sur vous pour un petit emprunt.. une dot de cent mille écus.

GARBELOT , *troublé*. O ciel !.. madame la Baronne , je ne pourrai jamais.

LA BARONNE. Vous nous refusez.. c'est mal , après ce que nous faisons pour vous ; n'importe, n'en parlons plus... mais à mon tour j'ai le droit d'être plus difficile ; ainsi je vous prévient que je ne veux pas un seul parent bourgeois à ce mariage.

LE TRAITANT. Mais je n'en ai pas d'autres... Ah ! si les aïeux étaient à vendre.

LA BARONNE. Mais écoutez-moi bien , s'il y a un seul de

vos marchands à la cérémonie , plus de mariage... tout est rompu.

LE TRAITANT , *à part.* Quel bonheur !.. je me suis brouillé avec toute ma famille !

LA BARONNE. A cette condition, je vous ferai grâce de la dot.
(*Elle lui donne sa main à baiser en souriant.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES , LE MARQUIS *et ses amis , excepté le petit Duc.*

LA BARONNE.

AIR des Folies d'Espagne.

Baisez la main que je vous donne.

LE TRAITANT.

Madame , à cet honneur j'attache un prix bien grand.

Quelle faveur , noble baronne !

(*A part.*) Que ne l'ai-je eue en mil sept cent !

(*Il lui baise la main.*)

LE MARQUIS ET TOUS SES AMIS.

ENSEMBLE.

Que vois-je ! la baronne
Et le traitant ! La rencontre m'étonne !
De mon hymen sans doute on traite là ;
De ton hymen sans doute on traite là ;
Et de ce traité-là
Le monde , je soupçonne ,
Parlera ..

Le traitant ! la baronne !...
Touchant tableau dont l'aspect nous étonne !
De mon hymen sans doute on traite là ;
De ton hymen sans doute on traite là ;
Et de ce traité-là
Le monde parlera..

LA BARONNE , *au marquis.*

A votre tante la baronne ,
Venez faire , marquis , tous vos remerciemens ;
A cet hymen , bien qu'il m'étonne ;
Je ne mets plus d'empêchemens.

LE TRAITANT.

Madame la baronne ,
Je sens pour moi combien vous êtes bonne
Et des parens que le ciel m'octroya ;
Malgré ce qu'on dira ,
J'espère que personne
Ne viendra ;

Oui, sensible baronne,
Je sens pour moi combien vous êtes bonne ;
Et des parens que le ciel m'octroya ,
Malgré ce qu'on dira,
Aucun ne paraîtra.

LE MARQUIS. Je vous fais mon compliment, monsieur, voilà une faveur !..

LA BARONNE. Allez donc, marquis, allez donner la main à votre belle future.

LE TRAITANT. Si madame la baronne veut prendre la peine de monter, la société attend avec impatience le moment de lui présenter ses hommages !

LA BARONNE. C'est bien !.. Venez, marquis !

LE MARQUIS, *bas à ses amis*. Allons, mes amis... allons faire la cour à mon million de dot.

Tous, *entrant dans l'hôtel*.

CHOEUR.

AIR : *J'avais une marraine.*

Marquis jadis volage
Quel beau jour (*bis*)
Vous engage ;
Que votre mariage
Chez vous fixe l'amour.
Et vous, à votre tour,
Promettez sans détour
D'être constant et sage
Autrement (*bis*)
Le ménage
N'est plus qu'un esclavage
D'où l'on sort promptement.

(*Ils entrent dans l'hôtel.*)

SCÈNE IX.

LE PETIT DUC, LES AMIS DU MARQUIS. (*Au moment où les amis du marquis vont le suivre et entrer avec lui dans l'hôtel, le petit Duc paraît et les retient.*)

LE PETIT DUC. Un moment ! un moment, écoutez donc !
Tous. Qu'y-a-t-il ?

LE PETIT DUC, *riant*. Ah ! ah ! mes amis, un tour charmant, impayable, que je vais jouer au marquis.

Tous, *avec empressement*. Conte-nous ça, conte-nous ça.

LE PETIT DUC. Figurez-vous que tout-à-l'heure, en venant ici... j'ai rencontré ce visage de passementier, quincailler, dont voici le noble magasin... c'est un de mes fournisseurs..

je lui trouvai une figure si bouleversée que je l'arrêtai pour savoir ce qui le rendait un peu plus laid que de coutume.

Tous. Eh bien!

LE PETIT DUC. Eh bien! le passementier, quincailler, ce petit boutiquier, comme Paris en fourmille, est tout bonnement le frère du traitant Garbelot, et va devenir l'oncle du marquis d'Ablimar.

Tous, *riant*. Ah! ah! ah! c'est divin.

LE PETIT DUC. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que sa colère vient de ce que le traitant fait fi de sa famille et n'a pas invité un de ses parens au mariage de sa fille!

Tous. Ça crie au scandale!

LE PETIT DUC. Savez-vous ce que j'ai fait, moi, qui suis pour le maintien des bonnes mœurs... je me suis fait donner par l'oncle respectable et mystifié une liste exacte de tous ses parens, oncles, tantes, cousins, cousines, c'est une collection complète de noms et d'états à faire mourir de rire... toute la rue St.-Denis... J'ai mis ensuite tous mes gens sur pied et j'ai fait convoquer le ban et l'arrière-ban de la famille, de la part du traitant, à venir au mariage de sa fille.

Tous. Ah! ah! la bonne scène.

LE PETIT DUC. Voyez-vous d'Ablimar obligé d'embrasser sa tante l'épicière, sa cousine la tapissière... parole d'honneur, ça sera touchant.

Tous. Silence! on va sortir de l'hôtel.

LE PETIT DUC. Pourvu que nos caricatures arrivent à point... Attendez-donc... c'est ça même... les voilà!

SCÈNE X.

LES PARENS ET LES PARENTES, *entrant ensemble se tenant sous le bras.*

FINALE.

LE PETIT DUC.

Voici, voici les chers parens,
Hein! mes amis, les bonnes têtes!

LES JEUNES GENS, *allant aux parens qui leur font de grandes révérences.*

Salut, salut aux chers parens.

LE PETIT DUC, *à ses amis.*

D'honneur, ces visages marchands
Feraient des enseignes parfaites.

CHŒUR DE PARENS.

A notre cousin le marquis
Nous venons offrir notre hommage;
Chacun de nous sent tout le prix
D'un si glorieux mariage.

LE PETIT DUC.

Dites-nous donc, les chers parens,
Quels sont vos états différens.

UN PARENT.

Moi je suis un épiciér.

LE PETIT DUC, à un autre.

Et vous ?

UN PARENT.

A votre service, huissier.

LE PETIT DUC.

Je n'aime pas votre métier.
Et vous ?

UN PARENT.

Je suis maître chapelier.

LE PETIT DUC.

Et vous ?

UN PARENT.

Pour moi je suis tapissier.

LE PETIT DUC.

Tapissier ! Ah ! la douce surprise !

(Aux jeunes gens.)

Il fournira le mobilier
De sa cousine la marquise.
Quel bonheur que de tels parens !
Sans doute ils font crédit long-temps.

TOUS LES JEUNES GENS, *saluant les parens qui leur font de nouvelles révérences.*

Salut, salut aux chers parens !

LE PETIT DUC, *prenant deux parentes par la main.*

Voyons, madame l'épicière,
Et vous, belle tapissière,
Écoutez mes instructions.

TOUS LES PARENS.

Écoutons ! écoutons ! écoutons !

LE PETIT DUC.

Dans un instant, le marquis va paraître :
Courez au-devant de ses pas.
Et serrez-le tous dans vos bras.

TOUS LES PARENS.

Nous le serrerons dans nos bras.

LES JEUNES GENS, *riant à part.*

Ils l'en étoufferont peut-être.

LE PETIT DUC.

(Aux parens.)
On sort de l'hôtel . . . le voici,
Le premier qui vient là, c'est lui.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA BARONNE, LE MARQUIS, *donnant la*

main à la Baronne; LE TRAITANT GARBELOT, donnant la main à la future.

TOUS LES PARENS, *se précipitant au-devant du marquis et l'entourant.*

REPRISE DU CHOEUR.

A notre cousin le marquis
Nous venons offrir notre hommage
Tous ses parens sentent le prix
D'un si glorieux mariage.

LE MARQUIS, *cherchant à se dégager.*
Fi! qu'est-ce cela?

TOUS.

Vos chers parens.

(*L'entourant de nouveau.*)

Permettez nos embrassemens.

LA BARONNE, *avec dédain.*

Quoi! ces gens-là sont des parens?

LE PETIT DUC.

Oui, ce sont de dignes marchands;
Chacun d'eux quitte sa boutique
Pour réclamer votre pratique.

LA BARONNE.

Vraiment, je vais m'évanouir.

TOUS, *au marquis.*

Pour vos parens, ah! quel plaisir!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GARBELOT LE MARCHAND, *arrivant en toilette.*

GARBELOT le marchand, *à son frère.*

Dé votre part, au mariage,

(*Montrant le petit Duc.*)

Monsieur a daigné m'inviter.

(*A la baronne.*) Et sur moi vous pouvez compter
Pour la vaisselle du ménage.

LA BARONNE, *au traitant, à part, avec colère.*

Nous sommes ici convenus
Que pas un de ces malotrus
Ne serait de ce mariage.
Tout est rompu.

GARBELOT le traitant, *à part.*

J'enrage!

(*A la baronne.*) Ah! pardonnez!

LA BARONNE-

Vœux superflus!

GARBELOT le traitant, *bas à la baronne.*

Ce matin j'avais tort ...

LA BARONNE.

Vains regrets superflus!

GARBELOT le traitant.

Et de votre nièce chérie

Nous paierons les cent mille écus.

LE MARQUIS, *au petit Duc.*

Mon cher, de ta plaisanterie,
Reçois ici mes complimens.

LA BARONNE, *donnant la main au traitant.*

Allons, allons, qu'on se marie.
Pour se débarrasser de tous ces chers parens.

TOUS, *aux mariés.*

Recevez donc nos complimens.

A peine nous osons croire
A cet hymen si flatteur,
Et nous sentons tous la gloire
D'être parent d'un seigneur.

Voyez-vous d'ici l'envie
De l'épicier, du rentier;
Nous allons de jalousie
Faire mourir le quartier.

(La baronne donne la main au marquis; le traitant Garbelot la donne à la future; les jeunes gens se sont chacun emparés d'une parente qu'ils conduisent en riant, et les parens ferment le cortège qui se met en marche et sort sur la reprise du chœur.)

A notre cousin le marquis
Nous venons offrir notre hommage;
Tous ses parens sentent le prix
Tous ses amis sentent le prix
D'un si glorieux mariage.

SECOND TABLEAU.

Le Théâtre représente le même endroit que le premier tableau, mais à la place de l'hôtel d'Ablimar s'élève un beau bâtiment d'architecture moderne sur lequel on lit ces mots: *Manufacture d'Ablimar*. A la place du cabaret est un superbe restaurant; et un magasin élégant de nouveautés remplace l'ancienne petite boutique de quincaillerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, HENRY, *sortant du restaurant.*

HENRY. Eh bien! Jules, viens-tu?

JULES. Laisse donc, je viens de payer la carte.

HENRY. A mon tour, demain.

JULES. Tu rentres chez ton banquier?... Moi, je vais au Tribunal de commerce; nous saisissons demain pour 1500 fr. chez le comte de Brécourt.

HENRY. Le comte de Brécourt! un homme si riche! qui dernièrement a donné mille écus pour le monument de Talma?

JULES. C'est un homme qui ne paie ses créanciers que sur commandement.... De-là, je passerai à l'exposition voir s'il y a des cravates nouvelles.

HENRY. Je t'y trouverai.

JULES. A six heures, nous irons au café de Paris... Il n'y

a que cet endroit-là pour bien dîner.... quand on est en fonds, et puis jet'emmène passer la soirée chez mon patron.... C'est la fête de madame qui lui a apporté sa charge.... aussi il l'aime!... Il lui cache toutes ses infidélités.... Il dit que ce sont des clientes!

HENRY. Mais on joue cher chez ton patron?

JULES. Pas si cher que chez l'avoué de la place Vendôme; j'ai gagné deux cents francs à son maître-clerc, l'autre jour.

HENRY. Moi, je n'aime pas l'écarté, j'aime mieux les pâtisseries.... il y a moins de chances.

JULES. Et les indigestions.

HENRY. Est-ce que le punch n'est pas là.... Adieu!... Je m'en vais expédier mon Hambourg, mon Cadix, mon Bruxelles.... C'est drôle... le fils d'un artiste dans la banque.

JULES. Et le fils d'un colonel dans la chicane.

HENRY. Au fait, nous suivons la même route.... tous les états sont sur le chemin de la fortune.

JULES.

AIR de la Visite à Bedlam.

On a su, dans tous les temps,
Au temple de la richesse
Arriver, je le confesse,
Par vingt sentiers différens.

Mais il est un fait certain,
Et dont mon patron se doute,
Moins on suit la bonne route
Et mieux on fait son chemin.

ENSEMBLE.

On a su dans tous les temps, etc.

(Henry sort; Mad. Delamarre entre.)

SCÈNE II.

JULES, MAD. DELAMARRE.

MAD. DELAMARRE. Pardon, monsieur...

JULES. Madame...

MAD. DELAMARRE. Monsieur le marquis d'Ablimar?

JULES. Voici son hôtel, sa manufacture; madame le connaît.

MAD. DELAMARRE. C'est un de mes parens.

JULES. Homme très considéré... d'une grande famille... On y dîne comme chez un ministre, et l'on s'y amuse comme chez un banquier... Vous me direz, ses aïeux se mésallierent... On prétend qu'un d'Ablimar, le grand-père de celui-ci... un mauvais sujet du dernier siècle... épousa dans l'intérêt de ses créanciers, la fille d'un certain Garbelot!..

MAD. DELAMARRE. Nous connaissons toute notre généalogie... Ce cher M. d'Ablimar, c'est pour le voir que j'arrive de Cognac, par la diligence de Bordeaux. Ah ! que de peines pour y trouver une place !

AIR : *Ils sont les mieux placés.*

C'est un remue-ménage
Qu'à peine je conçois,
Tout le monde voyage ;
Personne n'est chez soi.
Grâce à cette inconstance
Que n'ont pas nos voisins,
La moitié de la France
Vit sur les grands chemins.

C'est la première fois que je viens à Paris... et je m'y perds d'autant plus facilement que je n'y trouve rien de ce que m'avait annoncé ma grand'mère.

JULES. Je crois bien, nous avons changé tout cela : le vieux Paris était bien usé...

MAD. DELAMARRE. Dites-moi, monsieur, est-ce qu'on ne porte plus de chapeaux à la Chinoise...

JULES. Oh ! non, madame, il y a longtemps... Madame arrive pour l'exposition ?

MAD. DELAMARRE. Oui, monsieur ; c'est un des motifs de mon voyage, nous sommes fabricants. Nos toiles sont fort estimées dans le midi ; je viens réclamer la protection de mon cousin le marquis M. Delamarre a manqué trois fois d'avoir la croix d'honneur... nos toiles le méritaient bien... et il n'en est pas plus fier... Nous sommes dans les deux indemnités.

JULES. Si madame n'a pas d'homme d'affaires !... j'ai mon patron, M^e. Desgranges, avoué... homme supérieur ! qui entend parfaitement le système des indemnités ; il a voiture !... Nous demeurons boulevard Montmartre, n. 10, ... dans la maison du célèbre Rossini.

MAD. DELAMARRE. Un musicien qui joue du violon... nous en avons beaucoup entendu parler à Cognac... on y est très musicien... J'ai mon neveu, le procureur du roi, qui a fait des variations de flûte sur la *Dame blanche*.

JULES. Je cours annoncer votre visite à mon patron... (*A part*). Et en avant le café de Paris. (*Saluant Mad Delamarre*) Madame... (*A part*.) Va-t-elle nous faire rire à l'étude avec son chapeau à la Chinoise. (*Il sort*.)

SCÈNE III.

MAD. DELAMARRE, D'ABLIMAR, OUVRIERS, *sortant de la manufacture.*

D'ABLIMAR, *à ses ouvriers.* Ayez soin de remplir mes ordres.
UN OUVRIER. Oui M. d'Ablimar. (*Il sort*.)

SCÈNE IV.

MAD. DELAMARRE, D'ABLIMAR.

MAD. DELAMARRE. C'est M. le marquis d'Ablimar que j'ai l'honneur de saluer...

D'ABLIMAR. Madame... j'ignore...

MAD. DELAMARRE. Une parente!... de Cognac... madame Delamarre.

D'ABLIMAR. La femme de mon cousin, le fabricant de toiles!... si vous vouliez vous donner la peine d'entrer...

MAD. DELAMARRE. Vous sortiez et je ne veux pas vous déranger; M. le Marquis a ses occupations...

D'ABLIMAR. Quand on est dans le commerce... comme vous savez.

MAD. DELAMARRE. Ah! M. le marquis, quelle différence!...

D'ABLIMAR. Je n'en vois point...

AIR de Julie.

Pendant mille ans, à la cour, à la guerre,
Si mes aïeux ont frappé les regards;
Leurs descendants, par un destin contraire,
Ont cultivé le commerce et les arts.
Ainsi les arts, le commerce, l'armée,
Dans l'avenir se partageant nos jours,
Notre famille occupera toujours
Les cent voix de la Renommée.

MAD. DELAMARRE. Mon mari serait venu à Paris, mais il est membre du conseil général... c'est l'époque de la réunion du conseil...

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Il se rend fort exactement
A chacune de ses séances;
Le préfet du département
Fait grand cas de ses connaissances.
Ils sont toujours du même avis,
C'est par là que mon mari brille;
Puis on se doit à son pays
Quand on veut placer sa famille.

Mais moi qui vous retiens là... vous alliez sans doute voir quelques grands personnages! quand on est répandu comme M. le marquis.

D'ABLIMAR. J'allais donner un coup d'œil à mes produits et voir comment mes draps, mes fers, mes cuivres sont placés à l'exposition.

MAD. DELAMARRE. Oh! M. le marquis... certainement on a dû leur accorder la première place!

D'ABLIMAR. J'ai le numéro 5,795.

MAD. DELAMARRE. Alors, c'est que c'est un beau jour!... Mon fils profite du moment où je n'y suis pas pour visiter l'exposition... Que je serai donc contente lorsque vous l'aurez vu : on en raffole dans la Charente.

AIR : *J'ai d'argent.*

A Cognac, à Jonsac,
A Jarnac, à Ségouzac,
A Marans, Confolens,
C'est le roi des jeunes gens !
Pour la langue, les chevaux,
Les pantalons, les bons mots ;
La cravate et le violon,
C'est lui qui donne le ton.
A Cognac, à Jonsac ; etc.

J'aurai l'honneur de vous revoir, M. le marquis (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

D'ABLIMAR, *seul.*

Excellente femme !.. mais toute l'éloquence de la province !

SCÈNE VI.

D'ABLIMAR, PAUL, ALPHONSINE, OUVRIERS, *portant des ballots.*

PAUL.

AIR de la *Dame blanche.*

Amis, portez tous ces balots
Aux produits de notre Industrie !...
Nous espérons par nos travaux
L'emporter sur tous nos rivaux.

ALPHONSINE.

Mon père admire les progrès
Dus à votre génie ;
Il sait que vos heureux essais
Augmentent les succès.

CHŒUR.

portons
Amis etc.
portez

PAUL, à *d'Ablimar.* Voilà le troisième envoi que nous faisons au Louvre depuis ce matin. (*Les ouvriers sortent.*)

SCÈNE VII.

D'ABLIMAR, PAUL, ALPHONSINE.

D'ABLIMAR. Ah ! mon ami, comment vous témoigner ma reconnaissance de l'amélioration de mes manufactures, cela tient du prodige.

ALPHONSINE. Vous avez fait des choses superbes, vous vous êtes surpassé.

PAUL. J'ai employé tous mes efforts à reconnaître les bontés dont j'ai été l'objet.

D'ABLIMAR. Depuis près d'un an , je vous ai accueilli chez moi avec un vif intérêt ; j'espérais de jour en jour que vous feriez cesser le mystère qui vous entoure...

PAUL. Ah! monsieur, je me suis promis de ne déclarer mon nom que lorsqu'un grand succès y aurait attaché quelque célébrité!...

D'ABLIMAR. J'ai dans l'idée que l'amour du commerce n'est pas le seul qui vous ait conduit chez moi... laissez-moi achever... je ne contrarierai jamais les inclinations de ma fille, mais elle ne peut épouser qu'un homme dont la famille connue... soit sans tache.

AIR : *J'aime Agnès et j'ai su lui plaire.*

Comme on doit, dans cette alliance ,
Tout réunir, tout partager ;
Un peu plus , un peu moins d'aisance
Ne peut offrir aucun danger.
Indifférent pour la fortune,
Sur l'honneur je suis sans pitié :
L'honneur est une dot commune
Dont chaque époux doit la moitié.

ALPHONSINE. Ah! si j'étais à sa place! je dirais bien vite mon nom..

PAUL. Ah! monsieur... croyez... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

D'ABLIMAR. Ah! j'entends notre voisin, M. Perkalin, ce riche fabricant dont voici le superbe magasin.

PAUL. L'inventeur le plus original.

SCÈNE VIII.

D'ABLIMAR, ALPHONSINE, PAUL, PERKALIN.

PERKALIN , *chargé de cartes et d'une souricière.*

AIR *de la Légère.*

Moi j'invente,
Je m'en vante,
Plus d'une chose importante
Moi j'invente,
Je m'en vante,
Les objets
Les plus parfaits.

C'est sur mes plans rassemblés
Que l'on a fait, je m'en flatte,
L'art de mettre sa cravate,
Les socques articulés,
La marmite économique,
Les grils à doubles rebords,
Et le patin gymnastique,
Et les corsets à ressorts.

Moi j'invente, etc.

Pour humecter le poumon
J'ai la limonade sèche,
J'ai les veilleuses sans mèche
Qui jettent un beau coton ;
La tabatière à musique
Pour les nez les plus blasés,
Et, grâce à ma mécanique,
Nos opéras sont prisés.

Moi j'invente, etc.

D'ABLIMAR. Encore de nouvelles découvertes !

PAUL. Ou de nouvelles folies.

PERKALIN. Toujours des découvertes.. Est-ce qu'un génie comme le mien peut se borner à l'exploitation pure et simple d'un magasin de nouveautés. Je vends mes toiles... mes étoffes, il est vrai... voilà pour le solide, le reste est pour la gloire. (*Leur montrant la souricière.*) Tenez, par exemple, qu'est-ce que c'est que ça ?

ALPHONSINE. Ah ! mon Dieu !

PERKALIN. N'avez pas peur ; ça, c'est une fabrique.

ALPHONSINE. Il me semble pourtant que j'aperçois...

PERKALIN. Des industriels en cage... Je fais mouvoir un métier de tisserand avec une douzaine de souris grises ou blanches, la couleur n'y fait rien...

ALPHONSINE. La drôle d'invention !

D'ABLIMAR. Et que faites-vous des ouvriers ?

PERKALIN. Je leur donne un congé illimité ! Ecole anglaise.

AIR de Turenne.

Les fabricans des bords de la Tamise

Jamais ne descendent si bas

Pourvu, mon cher, que l'on économise

De l'or, du temps et des milliers de bras,

Vraiment, du reste, on ne s'inquiète pas.

D'ABLIMAR.

J'aime mieux suivre une route commune

Que de vouloir, inventeur inhumain,

Ne m'enrichir qu'en privant de leur pain

Les artisans de ma fortune.

PERKALIN. Tout mes plans tendent à l'économie ; ma voiture sans chevaux économise les relais de poste ; avec mes cheminées à vapeur, économie de bois à brûler... et mes cuisiniers à vapeur !.. et mes employés à vapeur.. Heim !.. quelle économie pour les ministères.

D'ABLIMAR. Eh non ! cela augmentera les machines.

PERKALIN. Le siècle y est... je suis de mon siècle.

AIR : *Je rends hommage à la beauté.*

Au Louvre j'ai fait exposer

D'abord une machine à moudre,

Une machine à tamiser,

Puis une autre machine à coudre ;

De nouveautés le siècle épris
Se rit des anciennes routines ;
Et je suis sûr d'avoir un prix
Si l'on en décerne aux machines.

PAUL. C'est un espoir fondé.

PERKALIN. Ce ne sont là que mes moindres projets. Comment trouvez-vous Paris ?

PAUL. Il me semble qu'il n'est pas mal, et que ses larges rues, ses hôtels somptueux, ses boutiques élégantes !..

ALPHONSINE. Ses promenades charmantes... ses magasins de nouveautés...

PERKALIN. Des rues, des boutiques... vous tenez à ça. Eh bien ! messieurs, tout cela va disparaître, grâce à moi... c'est un service que vous me devrez... Je refais Paris, j'en fais un port de mer.

D'ABLIMAR ET ALPHONSINE. Un port de mer !

PERKALIN. Voyez-vous le superbe coup d'œil... ces vaisseaux, ces golfes... ces pavillons flottans.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Au milieu de la place aux Veaux
On ira pêcher la baleine ;
Devant l'Institut les vaisseaux
Feront désormais quaranta ine ;
Devant la Bourse échoûra
Plus d'un marin par ses folies,
Et pour sa santé l'on prendra
Des bains de mer tant qu'on voudra
Dans le bassin des Tuileries.

PAUL. Ce cher Perkalin...

PERKALIN. Vous me demandiez tout-à-l'heure ce que je ferais des ouvriers... j'avais leur place... j'en fais des marins... les voilà bien à plaindre, ils seront marins... les apprentis seront mousses.

D'ABLIMAR. Vous n'avez pas donné suite à cette plaisanterie.

PERKALIN. Plaisanterie... mon Paris en terre glaise est étendu sur une table de marbre à l'exposition, à côté du plan en relief d'une maison de fous... Est-ce que vous n'y venez pas...

D'ABLIMAR. J'attends ici mon cousin, M. le baron Garbelot.

PAUL. Ciel ! mon père !

PERKALIN. Moi, j'y cours. Ah ! il faut que je dise un mot à mes commis... Au comptoir, messieurs, au comptoir !... Mettez en évidence mes popelines, mes écossaises, et surtout mes robes Osages... elles font fureur... toutes ces dames de l'Opéra en veulent de mes robes sauvages... pour le matin seulement. Messieurs, je vous quitte. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES , hors PERKALIN.

D'ABLIMAR. J'ai bien fait de rester , car j'aperçois la personne à laquelle j'ai donné rendez-vous.

PAUL. Evitons sa présence.

AIR :

Je retourne à nos ouvriers ,
Car le soin de nos ateliers
Réclame encore ma présence.

ALPHONSINE.

C'est nous quitter mal à propos ;
Ce jour est celui du repos :
Tous nos ouvriers ont campos.

PAUL.

Je dois voir comment nos travaux
Ont été pendant mon absence.
Si parfois j'étais reconnu
Tout serait à jamais perdu.

(*A part.*)

(*Paul sort.*)

SCÈNE X.

GARBELOT , D'ABLIMAR , ALPHONSINE.

GARBELOT. Mon cher marquis...

D'ABLIMAR. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de voir M. le baron... Il y a quelque temps que nous nous sommes vus...

GARBELOT. Je ne suis bien que chez les ministres , chez les gens en place... quand on n'a rien à faire , il faut savoir occuper sa journée.

ALPHONSINE. Oh ! celle de mon père est bien remplie !

AIR : *Restez , restez , troupe jolie.*

Le matin , sa correspondance
Occupe ses premiers momens ;
Puis ensuite il donne audience
Aux fabricans , aux artisans ;
Puis vient le tour des indigens.
Auprès de ses fils , de sa fille ,
Le tendre père que voilà
Fait le bonheur de sa famille ;
Vous voyez que d'ouvrage il a.

GARBELOT. Elle est charmante , charmante ! Marquis , voilà le sujet de ma visite : j'ai mon fils... fils unique... de la plus belle espérance... il est en Angleterre... l'ambassadeur ne peut pas s'en passer... il ne fait rien sans lui... c'est un cerveau organisé pour l'époque... Mais , notre jeune diplo-

mate est amoureux... amoureux à en perdre la tête... et quand un diplomate perd la tête... c'est fort dangereux pour son gouvernement.

D'ABLIMAR. Oui, sans doute; mais que puis-je faire à cela?

GARBELOT. Le guérir.

D'ABLIMAR. Moi!

GARBELOT. En lui accordant la main de sa jolie cousine.

ALPHONSINE. Ma main!...

GARBELOT, à d'Ablimar. Il serait difficile de trouver un couple mieux assorti... et d'ailleurs il faut que la noblesse se soutienne.

D'ABLIMAR. Je remercie beaucoup M. le baron de l'appui qu'il veut bien prêter aux d'Ablimar... Je sais ce qu'ici même mes ancêtres durent à sa famille.

GARBELOT. Ne parlons pas de ça, ne parlons pas de ça.

D'ABLIMAR, avec ironie. Se peut-il que l'alliance d'un simple commerçant comme moi...

GARBELOT. Quand on fait le commerce avec des millions, ce n'est plus qu'un noble délassement. Vous travaillez pour la gloire... témoin cette ingénieuse mécanique pour les vêtements du pauvre.

D'ABLIMAR. Je n'ai rien fait de semblable.

GARBELOT. Elle est exposée parmi les objets de votre manufacture... sans votre nom, je n'y aurais pas fait attention.

D'ABLIMAR. Qu'on appelle mon jeune contre-maître!

ALPHONSINE. Le voici!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAUL.

AIR nouveau de M. Doche.

QUATUOR.

D'ABLIMAR.

Mon jeune ami, soyez sincère. (bis)

PAUL.

Que vois-je! mon père!

D'ABLIMAR.

Mon fils!

Ainsi que vous j'en suis surpris :
Je le croyais éloigné de Paris.

ALPHONSINE ET PAUL.

Tout est perdu!
Tout est connu!

GARBELOT.

Eh quoi! monsieur fils,
Au fond d'une fabrique
Vous eusevelissez mon nom! (Bis.)

D'ABLIMAR.

Quelle est donc cette mécanique
Qu'on vient d'exposer au salon
Sous mon nom ?

PAUL.

O trouble extrême (*bis*) !
Dans un instant,
Au salon même,
Vous saurez tout.

D'ABLIMAR.

Dans un instant je saurai tout ;
Venez donc (*bis*) au salon.

GARBELOT.

Monsieur , j'exige au moins une explication :

D'ABLIMAR , à Paul.

Donnez-nous donc une explication.

TOUS.

Vite au salon ;
Voilà l'instant de l'exposition.

(On part pour le salon : le Théâtre change et représente l'extérieur
des salons de l'Exposition : la foule s'y précipite.)

SCÈNE XII.

MAD. DELAMARRE, JULES, HENRY, FOULE DE CURIEUX.

MAD. DELAMARRE. C'est beau. . . . on ne peut pas dire autrement ; mais si c'était dans notre département, nos toiles seraient mieux placées. . . Au surplus, ce n'est pas pour la vente. . . c'est pour l'honneur.

JULES. Il n'y a rien à cette exposition ; toujours des draps, des bronzes ; des cachemires, des pianos, des meubles. . . . Ah ça ! mais on ne fait donc rien de nouveau ?

HENRY. Et le chapeau de liège. . . chapeau imperméable, tu n'y penses donc pas ?

AIR : *Dans la vigne.*

Il a fait ma conquête,
Car ce chapeau sera
Léger comme la tête
Qui le supportera.
Chef-d'œuvre d'industrie,
Ce chapeau sans pareil
Se moque de la pluie
Tant qu'il fait du soleil.

JULES. J'aime encore mieux les découvertes de M. Appert, quand elles sont bien couvertes. . . du moins cela a son utilité. . . . Un ami vous surprend et vient sans façon vous demander à dîner ; vous êtes bien aise d'avoir à lui offrir. . . un pot au feu de six semaines, une fricassée de poulet de quinze

jours, un rôti de trois mois.... Je tiens à la gastronomie patriotique.

AIR : *Je n'aime pas qu'on surprenne.*

Fier de mon goût indigène,
Je contemple avec orgueil
Le Malaga de Surène
Et le Moka d'Argenteuil ;
Et du moins si je m'altère
Au Louvre, j'ai l'heureux choix
Du vin de pommes de terre
Ou du vinaigre de bois.

HENRY. C'est très rafraichissant.

JULES. Eh ! je ne me trompe pas, c'est notre cliente de ce matin... madame Labarre.

MAD. DELAMARRE, *le reprenant.* Delamarre !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GARBELOT et son fils PAUL.

GARBELOT. M'apprendrez-vous enfin pourquoi, ce n'est qu'au salon que vous avez voulu m'expliquer votre étrange conduite.

PAUL. Vous vouliez faire de moi un conseiller-d'état, un ambassadeur... je n'ai aucun goût pour la diplomatie.

GARBELOT. Monsieur, on ne se connaît pas soi-même..

PAUL. Epris des charmes de ma cousine, je vous laissai croire que je partais pour Londres, et mes lettres vous parvenaient par l'ambassadeur d'Angleterre... chez lequel j'allais moi-même chercher vos réponses.

GARBELOT.

AIR *du Verre.*

Et tu me soutiendras, mon fils,
Que tu n'es pas né diplomate ?
Tes lettres se font à Paris,
C'est de Londres que tu les dates.
Pendant un an, grâce à ce jeu,
Pour consommer une folie,
Tu nous trompais tous... Eh ! morbleu !
C'est là de la diplomatie.

PAUL. Et quant aux raisons que j'avais pour vous supplier de vous rendre à notre exposition, j'espérais, je l'avoue, qu'un événement heureux pour moi... mais le temps s'avance. . . .

GARBELOT. Je ne croirai jamais que le fils du baron Garbelot...

MAD. DELAMARRE. Qui est-ce qui parle des Garbelot... Monsieur, c'est que j'ai l'avantage de connaître cette honorable famille... famille fort distinguée, fort estimée.

GARBELOT, à son fils. Vous l'entendez.

MAD. DELAMARRE. Et dont la réputation n'a jamais souffert la moindre atteinte.

GARBELOT. Madame !

MAD. DELAMARRE. C'était dans l'origine de petits marchands.

GARBELOT. Qu'est-ce que vous dites donc ?

MAD. DELAMARRE. Oui, monsieur... de très petits commerçans... mais ça n'a jamais laissé protester ses effets, les Garbelot sont bien connus dans la mercerie, la quincaillerie, la rubannerie... il y en a un qui a fait de très-belles affaires dans la bonneterie... Ah ! les Garbelot... ça escomptait à trois et demi.

GARBELOT. Madame, vous... vous trompez.

MAD. DELAMARRE. Du tout, du tout, monsieur, je suis de la famille.

GARBELOT. Vous êtes... de la famille... Cependant...

MAD. DELAMARRE. Je suis de la famille... et j'en soutiendrai l'honneur... celui qui voudrait mal parler des Garbelot... d'honnêtes gens... en deux cents ans de commerce, pas un retard... pas un protêt; et ça ne surfaissait jamais... comme vos prix fixes d'aujourd'hui.

PAUL. Ah ! mon père, cet éloge-là en vaut bien un autre.

GARBELOT. Madame... les Garbelot... ne sont plus dans le commerce.

MAD. DELAMARRE. Il n'y sont plus... tant pis, monsieur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PERKALIN.

PERKALIN. C'est affreux ! c'est abominable ! c'est une infamie !

PAUL. D'où venez-vous donc, mon cher Perkalin ?

PERKALIN. D'où je viens ?... de l'exposition. C'est superbe, magnifique... mais c'est égal... c'est horrible, épouvantable.

GARBELOT. Expliquez-vous, monsieur.

PERKALIN. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu me laisser entrer avec ma manufacture sous le bras ?

PAUL, riant. En vérité !

PERKALIN. Quand j'ai vu cela... j'ai mis la manufacture dans ma poche, et je suis entré avec tout le monde, perdu dans la foule comme un simple visiteur, un homme sans projets... Mais voyez quel guignon ! J'admiraïs, chemin fai-

sant, les porcelaines de Barueh-Weil, les vases de Ravrio, les pianos de Duport, lorsque, trouvant un petit coin vacant, je me préparais à y exposer la manufacture en question... A l'instant où je mettais la main à ma poche, qu'aperçois-je? mes ouvriers qui trottaient paisiblement le long du parquet en se dirigeant paisiblement vers les produits gastronomiques : mon premier ouvrier avait déjà entamé une tablette de bouillon... A la porte! s'écrie-t-on de toutes parts, à la porte, le Vandale!... à la porte!... Ma position devenait extrêmement critique : mais avec du calme et de la présence d'esprit on n'est jamais embarrassé. Je les ai laissé crier : A la porte!... et je suis sorti.

PAUL, *riant*. Ce pauvre Perkalin!

GARBELOT. Et monsieur n'a rien vu?... Si ma protection...

PERKALIN. Rien vu!... D'un coup-d'œil j'ai embrassé toute l'étendue de l'exposition.

AIR d'un Dimanche à Passy.

J'entre au milieu de la foule,
 Et comme de toutes parts
 Avec calme elle s'écoule,
 Je puis porter mes regards
 Sur ces ornemens de goût
 Dont on a couvert partout
 Ce superbe monument
 Elevé si promptement.
 Chefs-d'œuvre de l'industrie,
 Tapis, vos mille couleurs
 Me rappellent la prairie
 Qu'un printemps sème de fleurs;
 Par l'artiste façonné,
 J'ai vu richement orné
 Le citronnier couronné
 Et l'acajou détroné.
 Sur les bronzes de Thomire,
 J'attache ma vue encor;
 Ah! dans ses mains on peut dire
 Que le cuivre devient or.
 Objets d'art, de goûts, de prix,
 Au Louvre sont réunis,
 Et, par un mélange heureux,
 On voit s'offrir à nos yeux
 Près d'un brillant cachemire
 L'humble bonnet de coton;
 Des anémones en cire
 Près d'un héros en carton.
 Un pont en fil de laiton,

Et sur lequel un piéton
Peu hardiment s'engage
Pourvu qu'il sache nager.
Enfin l'on ne saurait faire
Rien qui fût plus délicat
Que nos monumens en verre
Et la Bourse en chocolat.

PAUL. Qu'entends-je !

(On entend un grand bruit ; tout le monde va au-devant de d'Ablimar et de sa fille.)

SCÈNE XV et dernière.

LES PRÉCÉDENS, D'ABLIMAR, ALPHONSINE, JULES,
HENRY, foule de Curieux.

Chœur de la Dame du Lac.

Honneur, honneur au fabricant,
Gloire de sa patrie,
Qui, pour soulager l'indigent,
Offre son industrie.

ALPHONSINE, à part.

Si Paul a le prix du talent
Ah! pour mon cœur quel doux moment!

TOUS.

Honneur, honneur, etc.

D'ABLIMAR.

Du drap pour l'indigence
Vous voyez ici l'inventeur;
Des malheureux en France
Paul est le bienfaiteur.

GARRELOT.

Quel est donc ce mystère ?

D'ABLIMAR.

Mon cher, embrassez votre fils ;
Pour vous, quel jour prospère !
Il obtient le grand prix.

CHŒUR.

Honneur, etc.

PAUL. Voilà l'honneur auquel j'aspirais pour obtenir le pardon de mon père. (*A d'Ablimar.*) Monsieur, je ne mérite pas....

D'ABLIMAR.

AIR de Garrick.

Par leurs talens si tes nombreux rivaux
Ont essayé de flatter l'opulence,
Mieux inspiré dans tes heureux travaux,
Tu n'as, mon cher, songé qu'à l'indigence,

Non, le choix n'était pas douteux,
Et l'artiste dont la science,
Suivant un élan généreux,
Fut d'être utile aux malheureux;
Doit obtenir la préférence.

D'ABLIMAR. Oui, messieurs, le prix appartient à Paul Garbelot.

MAD. DELAMARRE. Garbelot, je vous disais bien qu'ils étaient dans le commerce.

GARBELOT. Au fait, aujourd'hui il n'y a que le commerce pour parvenir.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Caroline.*

CHŒUR,

Voilà comme on perce ;
Voilà comme on réussit partout ;
Par le commerce
On arrive à tout.

D'ABLIMAR.

Lorsque Roch nous dit
Qu'au pauvre il donne ,
On sait bien qu'il ambitionne
Un grand crédit,
Qu'il achète en faisant l'aumône.
Voilà comme on perce , etc.

ALPHONSINE.

Est-on sans esprit ,
Vite, en cachette,
Un petit manuscrit s'achette ,
Et puis à crédit
D'un public on fait emplette.
Voilà comme on perce , etc.

PERKALIN.

On a beau crier
Avec zèle
Que de l'honneur la route est belle ;
Maint banquier
Préfère celle de Bruxelles.
Voilà comme on perce , etc.

(40)

MAD. DELAMARRE, *au Public.*

Un cent de billets
Pour la cabale ;
Un ami sûr dans chaque stalle,
Pour le succès
Aux connaisseurs fermer la salle.

Voilà comme on perce ,
Voilà comme on réussit partout ;
Par le commerce
On arrive à tout.

20 JY 63

FIN.